



Le baiser de la mousson

- Chaque année, début juin, l'Inde entière vit dans l'attente des pluies ● Sans elles, plus de pain, plus de vie
- Les prières montent et, soudain, l'eau tombe.

De notre envoyé spécial

Les Indiens l'appellent « le baiser de la vie ». Ils en parlent comme d'une vieille amie. Elle est attendue chaque année, le 1^{er} juin, à la pointe sud-ouest du sous-continent. Tandis que la date fatidique approche, tous les regards se tournent vers cette région, et surtout Trivandrum, une petite ville qui abrite, au sommet d'une colline, dans une bâtisse à l'architecture délicieusement coloniale, le plus célèbre des observatoires de l'Inde. C'est de là que l'on voit — ou que l'on ne voit pas — l'arrivée de la mousson.

Pendant la journée capitale du 1^{er} juin, le responsable de l'observatoire, Kayalath Thomas Joseph (surnommé « K. T. »), subit un véritable siège de la part des journalistes locaux, tandis que

les responsables politiques de tout le pays le harcèlent au téléphone : le gouvernement de Delhi est inquiet, car une mousson trop faible compromettrait le nouveau plan de libéralisation économique du Premier ministre, Narasimha Rao.

« Les prières montent et l'eau descend », explique un proverbe. Pour les 850 millions d'habitants de l'Inde, les pluies apportent l'espoir que les récoltes seront abondantes, que chacun mangera à sa faim. Que la vie, en somme, se poursuivra. Sans elles, le sous-continent (et une bonne partie du sud de l'Asie) serait un vaste désert.

Certes, grâce aux progrès de l'agriculture, les grandes famines appartiennent au passé. Mais de nombreux Indiens se couchent encore la faim au ventre. Pour



Un village de pêcheurs, dans le Kerala, à la pointe sud de l'Inde. A gauche, rizières, à Goa.

eux, la mousson est une sorte de bouche-à-bouche climatique.

Il est difficile pour les Européens de comprendre l'importance de ce phénomène, de loin le premier paramètre de l'économie indienne. Chaque budget national, voté par le Parlement en avril, représente, selon un ancien ministre des Finances, un « pari sur la pluie ». Elle tombe durant trois mois — juin, juillet, août. Et c'est la période pendant laquelle moins que jamais les trains partent à l'heure, où les routes sont coupées par les chutes d'arbres et les glissements de terrain qui ravagent les lignes téléphoniques. Pourtant, c'est le bonheur.

Que la mousson ait quelques jours de retard, comme ce fut le cas cette année, et des émeutes de l'eau éclatent dans les zones les plus arides. Par exemple, la plu-

Reportage photos
Gilles Saussier/Gamma
pour L'Express

part des puits sont à sec dans l'Etat du Gujerat, où naquit le Mahatma Gandhi. Il faut donc ravitailler la population par camions-citernes.

Que la mousson soit faible, et elle provoque des famines localisées. Trop de pluie, en revanche, et les effets sont tout aussi graves. Calcutta et Bombay, la capitale économique, sont alors subitement inondées. On voit, à la sortie des bureaux, de très dignes employés marcher dans l'eau jusqu'à la ceinture. En montagne, la boue noie des villages entiers.

A l'inverse de celle d'hiver, moins forte, la mousson d'été traverse le territoire indien du sud-ouest au nord-est. Elle longe la côte jusqu'à Bombay, 1 300 kilomètres plus loin. Et, au-delà,

vers le Pakistan. Les vents qui l'accompagnent sont tellement réguliers que Sindbad, le légendaire marin arabe, aurait rejoint la Chine grâce à eux. « Il suffit de partir en avril du cap de Bonne-Espérance, affirme un pêcheur, et vous atteindrez en juin les côtes indiennes. »

En gros, le phénomène est provoqué par l'air chaud et sec accumulé au-dessus du sol, qui monte dans l'atmosphère avant d'être « aspiré » vers la mer, où il se charge d'eau et retourne vers la terre ferme. Le mot est un dérivé de l'arabe « mausim » (saison).

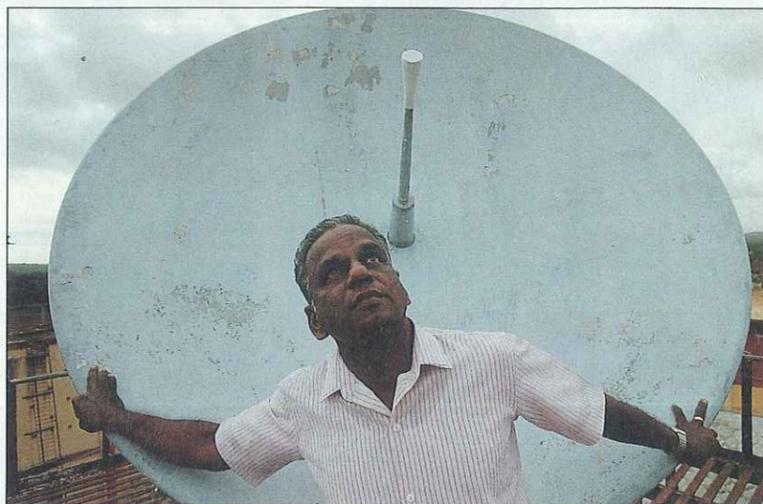
Comme beaucoup de choses en Inde, la mousson se comporte de manière imprévisible. Elle se produit tous les ans, c'est sûr, mais elle peut « oublier » certaines régions. Sans raison apparente. A l'inverse, la pluie peut tomber sans discontinuer pendant plusieurs jours, voire plusieurs semaines, au même endroit.

« PIPI DE SOURIS »

Tous les ans, donc, à la fin du mois de mai, le pays se prépare. Les réparateurs de parapluies font la tournée des villages. Et les astrologues concurrencent les ingénieurs de la météo et leur programme informatique prenant en compte une trentaine de critères, dont les courants de l'océan Indien et l'épaisseur de la neige dans l'Himalaya. Cette année, les spécialistes sont formels : les pluies devraient atteindre un taux de 92 % (100 % représentant une mousson « moyenne »). L'an dernier, déjà, il se situait à 91 %...

Dans son observatoire de Trivandrum, le 1^{er} juin, K. T. se fait du souci : « Nous sommes le 1^{er} juin ; le ciel est bleu. "Elle" est en retard. » De beaucoup ? « Impossible à dire. De quatre ou cinq jours, au moins. » Mais il a plu la nuit dernière... Il soupire. « Les personnalités importantes sont toujours précédées de motards, explique-t-il. La mousson, elle, se fait annoncer par des orages. »

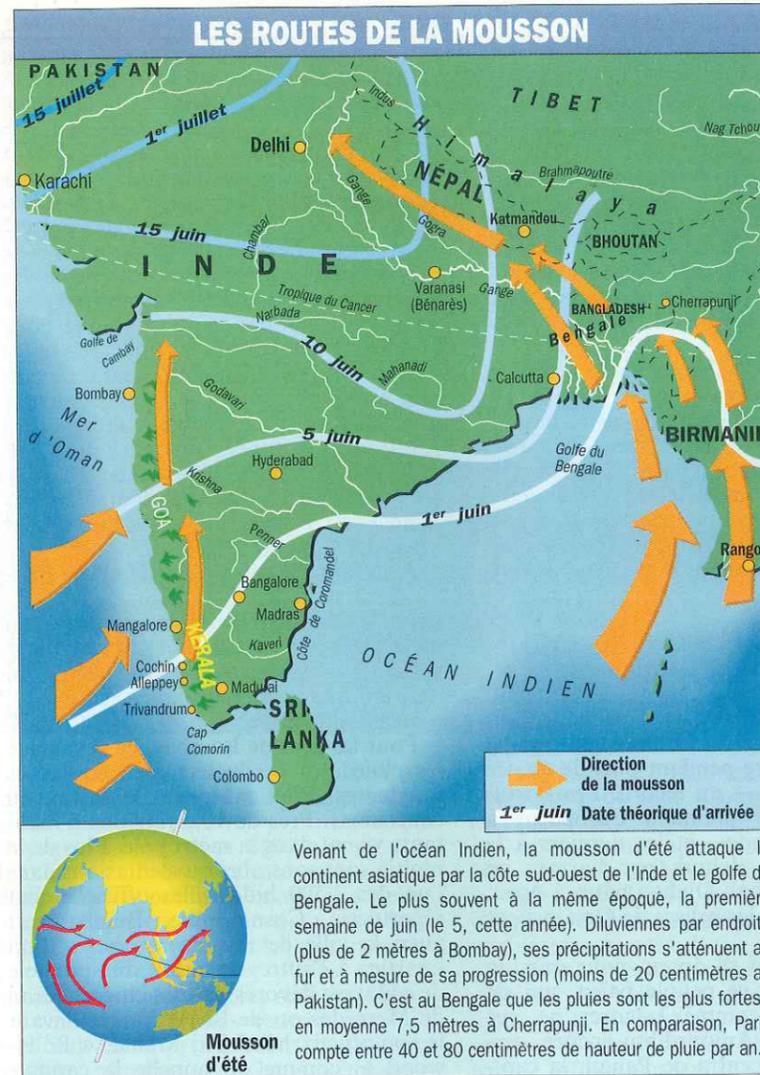
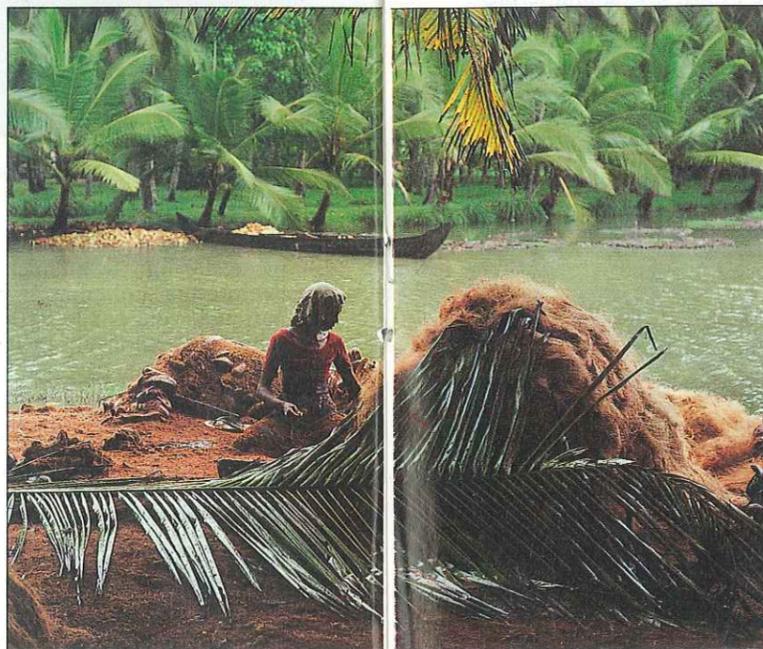
La saison humide n'est pas une question de vie ou de mort pour les habitants du Kerala, dont la région est l'une des plus arrosées du sous-continent. A la différence du Rajasthan, désertique, le paysage y reste vert toute l'année. Pourtant, en ces premiers jours de juin, dans sa vieille maison entourée d'un jardin, la poétesse Kamala Das se languit d'une pluie qui ne vient pas. Aujourd'hui âgée de 62 ans, elle faillit recevoir le prix Nobel de littérature en 1984. Elle est mélancolique : « Les moussons ont changé. Quand j'étais petite, des rideaux d'eau s'abattaient d'un coup. Maintenant, on dirait le pipi d'une souris... Que dis-je ? d'un lézard. » En France, chante Claude Nougaro, la pluie fait des claquettes sur les trottoirs. « Pas en Inde : en ville, les orages ressemblent au rugissement d'un lion ou à l'éruption d'un volcan. Mais il faut vivre à la campagne



De haut en bas : massage à l'hôpital « ayurvédique » ; K. T. Joseph, météorologue ; village côtier du Kerala.

pour comprendre la mousson. Les oiseaux s'affolent, les premiers nuages imposent l'obscurité, et, dans les mares, le concert des grenouilles commence... Sous les gouttes, les tuiles du toit sont autant de petits tambours. La robe trempée d'une jeune fille qui passe, c'est le son d'une harpe. Sur les feuilles de bambou, la pluie siffle comme la lame d'un couteau qu'on aiguise. » Et les coups de tonnerre ? « Ça, c'est le Diable qui claque des dents. »

On nous avait prévenus : l'attente rend irritable. L'air a la sécheresse de la paille. Les nerfs sont à vif... Le 3 juin, K. T. Joseph reste pessimiste : « La mousson n'est pas encore à Sri Lanka, alors qu'elle aurait dû s'y trouver le 25 mai. » Mais il se veut rassurant : « Quoi qu'il arrive, elle viendra. » Certes. Quand il était petit, K. T. observait déjà



beaucoup le ciel. Il se souvient en particulier d'une année où des nuages masquent la vue du soleil pendant trente-six jours de suite.angoissant ? « Non, merveilleux. Pour nous, aux tropiques, les nuages sont des amis. Ils protègent de l'astre solaire, que nous reverrons toujours assez vite. »

Dans les récits traditionnels indiens, les nuages jouent souvent un rôle sympathique. Au v^e siècle, le poète Kalidasa leur consacra un long conte : « Ils avancent, écrivait-il, comme un troupeau d'éléphants, énormes et pleins de pluie. Ils progressent comme des rois au sein d'une armée tumultueuse ; leurs drapeaux sont les éclairs, l'orage est leur tambour. » Un jeune homme amoureux, exilé dans le sud du pays, confie aux nuages une lettre qu'ils remettront, quelques centaines de pages plus loin, à sa bien-aimée, restée dans les montagnes de l'Himalaya...

Sortant d'un café de Trivandrum, le 4 juin, un homme peste contre les gens de la météo. Un seul indice prouve sans

aucun doute possible que la mousson est en chemin : il faut que les paons dansent en rond. Où en trouver ici ? « Au zoo. » Déception : l'oiseau dort debout dans sa cage, écrasé par la chaleur.

Le lendemain, K. T. feuillette ses cartes, qu'il confronte aux images satellite envoyées par Delhi. Nerveux mais souriant, il promet l'arrivée des pluies : trois jours à attendre. Enfin. La chaleur brûle et détrempe à la fois. Il n'y a pas de vent, mais la mer d'Oman est plus déchaînée que jamais. Chacun sent qu'un drame est imminent, que cette fournaise ne peut durer éternellement. La mousson est une libération — le seul moment de l'année où l'on ne transpire pas.

COMME UNE VOLEUSE

C'est la raison pour laquelle, d'ailleurs, l'hôpital « ayurvédique » ne désemplit pas. L'Ayurveda est un mode de traitement traditionnel, à base de plantes et de massages. Un cousin lointain de la thalassothérapie et la « première science consignée par écrit », selon le Pr Madhusoodanan. Efficace, paraît-il, contre la paralysie faciale, l'arthrite et les rhumatismes. Et, ici, pris en charge par la Sécurité sociale. Seul inconvénient, le patient devra accepter de rester deux mois sur place et de se plier à un régime alimentaire draconien... « La saison humide est idéale pour ces thérapies », assure un médecin.

« L'ensemble du Kerala est sous l'emprise de la mousson », peut enfin triomphalement annoncer K. T. Joseph. Nous sommes le samedi 6 juin. Telle une voleuse, elle est arrivée pendant la nuit. La température est soudain tombée. Pas de vent ; une pluie tranquille, résolue. L'eau imbibes les murs, imprègne les vêtements, colle à la peau, mais lave le corps et éclaire l'esprit. Une ambiance de fête règne. Dans la rue, tout le monde sourit. « L'armée pacifique est en marche », confie K. T. Il tombe des cordes. Le météorologue éclate de rire : « Vous dites cela, en France ? Pour nous, il tombe des trompes d'éléphant. »

Déjà, les nuages progressent vers le nord, à quelques kilomètres de Trivandrum, vers la ville d'Alleppey, où le PDG de la société Saint-George se frotte les mains. On le comprend. Abraham Thayyil dirige la plus grande usine de parapluies du pays. Comme tous les ans, il vient de liquider l'ensemble de sa production, soit 1 400 000 unités. La foule assiège son magasin, pour un achat de dernière minute. « Ce business est saisonnier, explique Thayyil. Nous faisons notre chiffre d'affaires dans les trois mois qui précèdent les pluies. » Le Nylon et les armatures proviennent de Taiwan. Avant la création de la société, en 1954, les Kéralais se protégeaient sous une branche de bambou à laquelle ils atta-

■ ■ ■
 chaient des feuilles de palmier. C'était trop simple. On n'en voit plus.

Le long de la côte de Malabar, les villages se sont préparés tant bien que mal aux semaines à venir. Chaque année, de puissantes vagues dévorent littéralement le terrain sableux des plages. L'an dernier, plusieurs dizaines de maisons, un temple hindou et une mairie ont été engloutis par les flots. Le patriarche d'un de ces villages a vu, au cours de sa vie, disparaître ainsi entre 30 et 50 mètres de terre.

Par un autre phénomène très curieux dont la région a l'exclusivité, les pêcheurs profitent de la saison pour sortir, car des bancs de boue se créent dans la mer et rendent la navigation paisible. Le port de Cochin, par exemple, reste ouvert toute l'année. Aujourd'hui, il est le principal point d'exportation des épices. Les Romains l'utilisaient déjà dans l'Antiquité.

« VENEZ VOIR LA PLUIE ! »

La mousson est langoureuse, cette année. Capricieuse, même. Elle rend enfin visite à Goa, qui l'attend depuis une semaine entière. Le Portugal occupa ce petit territoire pendant plus de quatre siècles et demi — un record. Les Portugais furent les premiers Européens à s'installer en Inde... et les derniers à la quitter, boutés dehors par l'armée en 1961. Quand Chah Djahan bâtit, à Agra, son Taj Mahal, les églises de Goa avaient déjà cent ans.

Lisbonne, qui se donna pour mission de christianiser ce peuple païen, usa de son influence comme Londres ne put jamais le faire. Aujourd'hui encore, certaines rues du centre de Panaji, la capitale, rappellent plus l'Algarve que l'Asie. La vie y est plus tranquille qu'ailleurs et les jeunes filles délaissent le traditionnel sari pour des robes à l'occidentale. Mais la mousson révèle aussi la persistance d'un étrange mélange de rites. Le 29 juin, fête de Saint-Pierre — date qui corres-

pond au plus fort du déluge — des pêcheurs de la région accompagnent au large leur curé, qui jette dans les flots la clef de son église. « Pour ouvrir la mer », disent-ils...

De nombreux Indiens nantis visitent Goa en touristes, comme on se rend à l'étranger. Afin d'en attirer davantage, les autorités locales ont imaginé en 1987 un slogan publicitaire fulgurant : « Venez voir la pluie à Goa ! » Le « tourisme des gouttes d'eau » était né. Astucieux, car l'eau garde un caractère mythique pour les habitants du nord de l'Inde, peu habitués aux averses. Quand il pleut à Goa, il faut encore une ou deux semaines avant que le front des nuages atteigne les régions du nord : en moyenne, la mousson progresse à moins de 10 kilomètres à l'heure. En attendant, dans les plaines du centre, la température peut atteindre 40, voire 50 degrés.

Plus loin de la mer, les femmes ensementent les rizières, transformées en piscines, et chantent : « Bienvenue au dieu de la pluie ; divinité de la saison, tu viens sur le dos des nuages. » « Un fermier qui a vu un nuage est un homme heureux », ajoute le proverbe.

Pour les gens de Bombay, en revanche, les pluies ont perdu leur charme depuis longtemps. Elles marquent la saison du cauchemar. Près de 10,5 millions d'habitants vivent dans la métropole. Plus de la moitié sont sans abri ou s'entassent dans l'un des 3 500 bidonvilles officiellement répertoriés. Cosmopolite, Bombay est aussi la ville de tous les excès — d'un quartier à l'autre, on passe du spectacle de cadavres dévorés par des chiens à celui de Mercedes ou de BMW garées devant le somptueux hôtel Taj Mahal. « Bollywood », comme on appelle la capitale économique de l'Inde, est de loin le premier centre de production du cinéma au monde. Ses films guimauves attirent vers l'usine à rêves des cohortes de pauvres et d'exclus.

Bombay abrite, si l'on peut dire, le plus grand bidonville d'Asie.



600 000 personnes vivent à Dharavi et, selon une étude menée sur place par l'association Sparc, on y compte en moyenne un WC pour 800 habitants. A deux pas de l'aéroport international, ce cloaque est la première image que beaucoup d'étrangers auront du pays. Sur tout, Dharavi est au fond d'une cuvette. Lorsque la saison des pluies atteint Bombay, des rues entières sont inondées, au point que certains rentrent parfois chez eux en slip, marchant dans l'eau boueuse jusqu'au cou, leurs vêtements tenus à bout de bras au-dessus de la tête.

SERPENTS FLOTTANTS

Il y a pis : ceux qui, par millions, vivent sous des feuilles de palmier, une bâche de plastique ou, pour les plus fortunés, une vieille tôle ondulée achetée à prix d'or auprès d'un récupérateur. La famille Neidu — deux parents, deux enfants — est établie sur un bout de trottoir depuis dix ans, dans le quartier de Nagpada. Le père vit de petits métiers sur les chantiers de construction. Mais les travaux s'arrêtent, précisément, pendant la saison des pluies. La mère, elle, fait le ménage dans l'immeuble de bureaux en face. La nuit, quand l'inondation menace, toute la famille reste éveillée, juchée sur des boîtes de métal afin de ne pas risquer une noyade. Ou la morsure des rats et des serpents flottant souvent au fil de l'eau.

Les dhobi-wallas, chargés de laver le linge, redoutent, eux aussi, l'arrivée de la mousson, car, le reste de l'année, les vêtements mouillés séchent sur les toits ou dans la rue. Vienne la pluie, et les dhobis

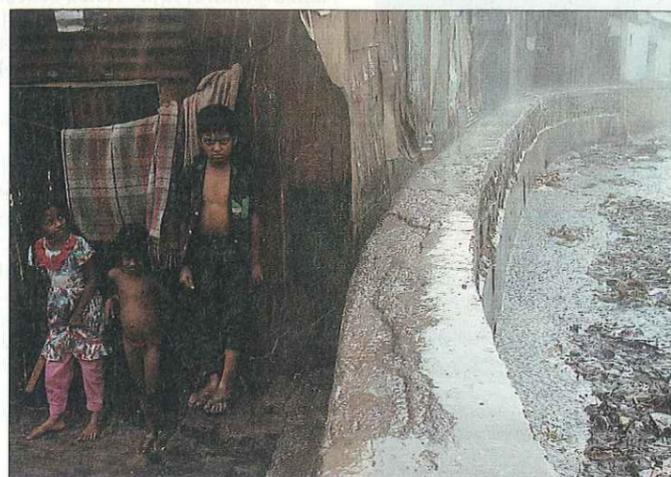
doivent sécher les vêtements à l'intérieur d'une sorte de four. Coûteux et inconfortable...

Dans les beaux quartiers, au Bombay Gymkhana, le club privé le plus fermé de la ville, des dames en sari jouent au bridge sous le tournoiement fatigué des ventilateurs à pales. Il y a, dans la pièce, une odeur prenante. Celle que révèle, partout, le mélange des eaux de la mousson et du sol brûlé. Celle aussi d'un parfum, Terre mouillée, dont la bonne société raffole pendant la saison humide.

Une certaine nostalgie. Usha Mehta la ressent, elle aussi. A 70 ans passés, elle veille sur l'héritage spirituel du Mahatma Gandhi dans l'ancienne maison de ce dernier, transformée en musée. La vieille dame se promène encore sans parapluie pendant les averses. « C'est exquis, non ? » Pourtant, Usha est triste. « La mousson n'existe plus. Tout a tellement changé... Ma génération, qui a contribué au départ des Anglais et à l'indépendance, est angoissée. Nous voyons triompher autour de nous une société de consommation sans rapport avec ce que nous rêvions pour ce pays. L'Inde a été envahie à plusieurs reprises par des étrangers — Arabes, Moghols, Britanniques... » Elle se redresse : « Aucun n'est parvenu, vraiment, à modifier notre identité. Mais le développement économique est insidieux. Aujourd'hui, une majorité de mes compatriotes estime que l'enrichissement matériel peut constituer une fin en soi. Autrefois, la mousson nous rendait humbles face à la nature. Cette modestie, nous l'avons perdue. »

Marc Epstein ■

Au bord de la route, les parapluies fleurissent. Avant la création de l'usine Saint-George, à Alleppey, où, chaque année, on écoule 1 400 000 unités, les Kéralais se protégeaient de la pluie à l'aide d'une branche de bambou surmontée de feuilles de palmier. Trop simple !



A Vizingan (Kerala).

L'eau imprègne les vêtements, colle à la peau, mais lave le corps et éclaire l'esprit.

A droite, à Bombay,

Dharavi, le plus grand bidonville d'Asie : ici, en pleine mousson, on peut avoir de la boue jusqu'au cou.